

**JINETH  
BEDOYA LIMA**

COLOMBIE

Ceci est un extrait de la publication

“**#JOURNALISTSTOO – LES FEMMES JOURNALISTES PRENNENT LA PAROLE**”,

publiée ici: [LINK](#)

## TRANSFORMER LA DOULEUR



**LA SOLITUDE  
ABSOLUE.**

C'est la deuxième sensation qui vous envahit après une agression violente. La première est de se sentir *muerta en vida*, morte même si l'on est encore en vie.

C'est ce que j'ai ressenti le 25 mai 2000, après avoir été torturée et violée par trois des hommes qui m'avaient enlevée alors que j'attendais à la porte de la prison de La Modelo, à Bogota, pour interviewer un chef paramilitaire.

Jusqu'alors, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'être journaliste puisse me coûter la vie. Malgré une première agression l'année précédente et des menaces constantes auparavant, je n'avais jamais cru que les criminels feraient preuve d'autant d'audace. L'audacieuse, c'était moi, celle qui n'avait de cesse de dénoncer le trafic d'armes et la traite de personnes enlevées orchestrés par les paramilitaires, les guérilleros et les membres des forces de sécurité colombiennes. En public, ces groupes étaient des ennemis acharnés. En privé, cependant, dans l'opacité du crime, leurs relations n'étaient plus les mêmes, et ils devenaient d'étroits partenaires.

Une chose est claire à propos de mon cas, 19 ans après ce qui fut une tragédie tant pour moi que pour le journalisme dans mon pays : si j'avais été un homme, l'ordre aurait été exécuté sans hésitation. Une balle d'un tueur à gages dans la tête, et c'est tout. Mais parce que j'étais une femme, ils ne se sont pas contentés de m'enlever. Il fallait également qu'ils se servent de moi pour humilier les femmes qui oseraient en faire autant.

**PAR LE VIOL.**

Reprendre des respirations profondes, après plusieurs jours à l'hôpital où je ne pensais qu'à une éventuelle grossesse, à la façon dont je pourrais à nouveau montrer mon visage en public ou à ce que je devais faire pour en finir (suicide), est devenu la tâche la plus difficile et la plus compliquée. Et c'est dans le journalisme que j'ai trouvé l'oxygène qui m'a sauvée et me procure encore aujourd'hui la force d'avancer.

Renouer avec sa propre histoire, à travers les récits des autres, tous issus de la barbarie de la guerre, pourrait être considéré comme une façon de se revictimiser. Dans mon cas, cependant, ce fut d'abord une source de motivation, puis une réponse et, enfin, une cause. Cette cause ? Demander justice et réhabiliter des milliers de " Jineth ". Parce que la violence sexuelle peut prendre mille visages, mais qu'au final, il suffit d'un seul nom pour la dénoncer. D'autant plus lorsque la victime nommée est une journaliste et qu'elle peut donner une visibilité à un crime qui continue d'être tabou dans de nombreux pays.

Pendant des années, j'ai refusé de me reconnaître comme une victime, car j'ai toujours pensé que les journalistes n'avaient pas le droit de se plaindre, encore moins celui de militer. Mais le jour où j'ai réussi à faire taire mes démons et à élever la voix, en septembre 2009, j'ai entamé cette transition de la douleur qui se dresse contre l'impunité, la récompense étant que chaque victoire dans une salle d'audience est une porte qui ne s'entrouvre pas seulement pour vous. Derrière, il y a des centaines de victimes qui voient dans votre cas une lueur d'espoir.

La partie la plus difficile du combat est peut-être d'amener les coupables en prison. Les crimes contre les journalistes sont toujours entourés de corruption et d'enjeux de pouvoir. De plus, lorsqu'il y a harcèlement sexuel ou violence, les chances de parvenir à un procès s'amenuisent à chaque action ou élément de preuve. Dans mon cas, j'ai commencé le combat seule, sans témoins, sans preuves ni dossier. J'ai été stigmatisée par mes propres collègues, qui m'ont fait passer pour seule responsable de ce qui m'était arrivé, non pour une victime. C'est peut-être pour cela qu'il m'a fallu si longtemps pour me considérer comme telle.

Pendant des années, je me suis rendue à d'innombrables audiences au bureau du procureur général pour témoigner, essayant de prouver que j'avais été violée, d'exprimer avec mes mots quelque chose qui était très clair pour moi dans l'intimité de mon foyer : que j'étais muerta en vida.

Un après-midi de 2009, au cours d'une de ces journées épuisantes, j'étais assise dans les escaliers menant au bureau du procureur général lorsque l'ancien Directeur de la Fondation pour la liberté de la presse (Fundación para la Libertad de Prensa, FLIP) m'a trouvée en larmes, prête à abandonner la poursuite d'un processus judiciaire qui n'avait même pas débuté. Il était le seul à croire en moi, et à penser qu'il était possible d'identifier les responsables de mon agression.

CE FUT LE TOURNANT  
DE CETTE BATAILLE  
CONTRE L'IMPUNITÉ.

S'ensuivirent des journées éreintantes de reconstitution des faits, d'auditions, d'entretiens, de procédures judiciaires, de répétition incessante du récit de mon viol, de nouvelles menaces, de rechutes, de retour chez le psychologue, de nouvelles pensées suicidaires, de perte de poids jusqu'à 39 kilos et d'anorexie persistante. Pourtant, paradoxalement, mon âme se renforçait, de même que ma voix.

C'est ainsi qu'est née la campagne que je dirige aujourd'hui :

# NO ES HORA DE CALLAR

(CE N'EST PAS LE  
MOMENT DE SE TAIRE).

Je n'avais plus honte que les gens sachent que cette femme qu'ils voyaient à la télévision ou dont ils lisaient les articles dans les pages d'El Tiempo avait été atrocement violée.

Mon corps a été mon meilleur allié, car il m'a permis d'endurer, avec le soutien de la FLIP et d'Oxfam, une série de journées marathon pour aller frapper aux portes du Gouvernement espagnol, approcher le Parlement européen,

le Congrès des États-Unis, la Maison Blanche et la Chambre des Lords à Londres, traverser l'Irlande, les Pays-Bas, l'Allemagne et la France, et porter l'affaire devant la Commission interaméricaine des droits de l'homme (CIDH), à Washington. Ce furent d'innombrables voyages, réunions, audiences, courriers et pétitions, et encore plus de larmes.

Je crois que, finalement, ces larmes représentaient aussi la conviction que, malgré les circonstances, je restais attachée au journalisme. C'est ce qui, à ce jour, m'a permis de rester en vie, car bien que mon cas ait acquis une dimension internationale, les menaces n'ont pas cessé.

**RIEN QU'EN**

**2018, J'AI REÇU**

**SEPT MENACES**

**DIRECTES,**

**les auteurs me rappelant "de ne pas oublier que c'est ce qu'ils aiment", faisant référence au viol, et qu'"aucun blindé, aucune escorte ou garde du corps ne suffira à me protéger".**

Je crois toutefois qu'il y a quelque chose qui me protège. Parce que la mort cesse d'être un problème lorsque vous devez vivre avec elle. La protection ultime, c'est parvenir à faire du journalisme un moyen d'autonomisation et un outil de transformation constante, lorsque votre voix devient celle de millions de personnes.

Ces dernières années, grâce à la campagne No Es Hora De Callar, nous avons pu amener 120 femmes du sud de la côte Pacifique de Colombie à dénoncer les violences sexuelles qu'elles avaient subies. Ces femmes ne souriaient plus et fixaient constamment le sol, honteuses de lever la tête. J'ai décidé de leur apprendre le journalisme. J'ai obtenu qu'une multinationale leur offre des téléphones portables et nous leur avons montré, avec l'aide de bénévoles de la campagne, comment raconter leur propre histoire. Elles ont enregistré leurs témoignages, dont nous avons tiré un court documentaire intitulé The Power of My Voice.

Le journalisme, qui m'a sauvé la vie, a également rendu visible la violence sexuelle que la Colombie a subie en silence pendant des décennies. Il a donné de l'espoir aux victimes et les a préparées, à travers No Es Hora De Callar, à devenir des battantes. Il leur a donné l'espoir de transformer leur douleur, et a transformé la mienne.

Peut-être devrai-je passer par d'autres audiences et verser encore beaucoup de larmes, mais le pire est passé, car les histoires que le journalisme m'a permis d'écrire et de relater constituent le meilleur moyen d'aider celles qui sont confrontées à la violence

sexuelle. Elles sont une force pour les femmes qui, comme moi, ont trouvé dans le journalisme leur raison d'être.

On me demande souvent comment j'ai réussi à pardonner. Or, même si j'ai d'abord cru que c'était le cas, il est clair qu'il y a des préjugés physiques, émotionnels et spirituels pour lesquels aucune réparation ni aucun pardon n'est possible. Cependant, j'ai décidé de faire mon travail et de militer avec amour, sans haine. Peut-être cela se traduit-il par de l'indulgence.

Le mal qui m'a été fait est incommensurable, car il m'a laissée sans famille, sans possibilité de devenir mère, sans pouvoir faire mon travail ou sortir librement dans la rue. Je suis toujours accompagnée de gardes du corps. J'ai toujours à l'esprit l'idée qu'aujourd'hui pourrait être mon dernier jour. Pour moi, chaque jour est mon dernier jour. C'est pourquoi je m'emploie à trouver la meilleure histoire, à écrire la meilleure chronique, à organiser la meilleure conférence, à produire le meilleur documentaire.

**POUR CONTINUER À  
TRANSFORMER MA  
DOULEUR À TRAVERS  
LE JOURNALISME.**



Jineth Bedoya Lima

Foto: EL TIEMPO Casa Editorial